

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)**230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Deuil](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)



[231. Baden, Samedi 3 août 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-30

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote620-621, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
230 Du Val-Richer, Mardi 30 Juillet 1839 2 heures

Je rentre d'une longue promenade avec mes enfants. J'ai découvert, à quelques minutes de la maison, un terrain presque inculte que je ne me connaissais pas dans une position charmante, à droite la vue de la maison dont on n'est séparé que par un ravin où coule une petite source, à gauche, une percée sur une vallée large et riante, en face et derrière de grandes bois en amphithéâtre. Je planterai là un petit bois. L'idée de cette plantation et votre idée me sont venues en même temps absolument en même temps ; je ne saurais dire qu'elle a été la première. Tout ce qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne me plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère eût raison pour votre fortune. Je connais cette façon de se débarrasser de toute inquiétude sur le compte des gens en exagérant leurs avantages. Certainement on dit hableur. Quand vous aurez reçu de nouveaux détails sur vos arrangements, sur le partage des meubles sur l'époque où vous toucherez les capitaux, mettez-moi au courant. Je suis beaucoup plus tranquille que je ne l'étais. Je ne le suis pas encore assez pour mon plaisir.

Mes dernières nouvelles d'Orient restent un peu en suspens. Ce qu'on m'avait mandé me paraît plutôt commencé qu'accompli. Si Méhémet trouve moyen de donner satisfaction à l'Angleterre pour l'isthme de Suez, ses affaires seront bonnes. Mais il faut qu'il fasse cela. Je n'ai rien reçu le matin.

9 heures

Vous voulez revoir ce que vous avez aimé. Vous voulez y croire. Vous y croyez bien plus que vous ne pensez. Vous y croyez naturellement, spontanément, par instinct, c'est-à-dire par l'élan primitif et libre de votre âme. Vous croyez à bien plus qu'à la réunion dans l'avenir. Vous vous croyez en rapport avec eux encore à présent, toujours d'un monde à l'autre. Pourquoi les appelez-vous les priez-vous ? Pourquoi levez-vous les yeux, joignez-vous les mains vers eux. Feriez-vous tout cela, la moindre de ces choses-là si réellement, au fond de votre âme, vous les croyiez sourds, insensibles, tout-à-fait étrangers à vous, morts vraiment morts ? Nous portons en nous une foi obscure, mais invincible à une relation inconnue, mais réelle, avec les êtres chéris qui nous ont quittés. Ils ont des droits sur nous, nous avons des devoirs envers eux. En nous acquittant de ces devoirs, nous croyons satisfaire à quelqu'un. Si nous y manquions nous croirions avoir manqué à quelqu'un. A cette croyance se joint même le sentiment que les morts ne pouvant réclamer, ni se faire rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû la dette n'en est pour nous que plus sacrée. Qu'est-ce à dire ? Les morts jouissent-ils ou souffrent-ils donc de ce que leur accordent ou leur refusent les vivants ? Je ne puis pas vous répondre. Je ne dois pas toutes de vous répondre. Comment l'être qui n'est plus de ce monde peut-il être encore affecté de ce qui s'y passe ? Quelle société peut l'unir encore à ceux qui y sont restés ? L'homme ne le conçoit pas, et dès qu'il le cherche, il s'égare. Cependant il y croit, et ne peut pas plus échapper à l'instinct de sa nature que dépasser les limites assignées à sa science. Et remarquez que cet instinct n'a point de prétentions scientifiques ; il se suffit à lui-même. Au moment où l'homme, obéissant à cette voix intérieure, s'acquitte envers les morts de quelque devoir pieux, aucune curiosité, aucun doute ne le préoccupe ; il n'a nul besoin de savoir quel est leur mode d'existence ou quel mode de communication est

possible entre eux et lui. Il agit en vertu d'une foi irréfléchie dont il se contente, certain, sans s'inquiéter de la route ni du moyen, que son action a un objet, que ses sentiments iront à leur but. C'est seulement lorsque d'acteur l'homme devient spectateur, lors qu'il interroge sa nature au lieu de la suivre et s'examine au lieu de se croire c'est alors que s'élèvent en lui les doutes de l'esprit, les besoins de la science, et qu'il entreprend, pour devenir savant, de franchir des limites au delà desquelles ses croyances instinctives ne le portaient point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui vont auprès d'un tombeau, offrir à un mari, à un père, tant de marques de tendresse et de respect. Croient-elles savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elles, ce que cherchent les philosophes ? Pas du tout. Les problèmes qu'agitent les philosophes n'existent pas pour elles ; si elles les voyaient, elles seraient, comme les philosophes, tourmentés du besoin et de l'impossibilité de les résoudre. Essayez de soulever ces problèmes dans leur pensée : demandez-leur comment elles se figurent que le parfum de ces fleurs qu'elles cultivent la fraîcheur de cet ombrage qu'elles entretiennent, vont charmer l'être à qui s'adressent leurs soins. Vous les verrez saisies de trouble ; vous n'en recevrez que des réponses timides, contradictoires. Peut-être même leurs paroles démentiront-elles leurs actes ; peut-être s'accuseront-elles de faiblesse et d'erreur avant votre intervention, elles ne croyaient pas en savoir davantage ; elles ignoraient ce qu'elles ignorent ; mais elles ne le cherchaient point. Elles adhéraient fortement à une foi simple, naturelle ; et jouissaient de ses espérances, et agissaient selon ses inspirations, sans rien demander de plus. C'est le caractère de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux doutes, point de solution des problèmes qu'élève la curiosité de l'esprit. Elle n'est point curieuse elle-même ; elle existe ; elle affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui demandez pas de les démontrer, de les expliquer. Elle est invincible et sans aucune prétention. Ecoutez-la ; elle vous consolera ; ne l'interrogez pas, car elle ne se chargera point de vous instruire, sublime et modeste à la fois, elle révèle l'avenir et ne tente pas de le dévoiler.

Mercredi 10 h.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel de la rue Belle-Chasse, qu'occupait M. de Crussot. Beaucoup de vos convenances m'y paraissent réunies. J'aimerais bien mieux l'entresol de la rue St Florentin. Mais je crains qu'on n'en veuille 12 mille francs. Adieu. Adieu. Pendant une semaine, vous n'aurez eu de lettre que tous les deux jours. Mais nous voilà, au même pas. Encore adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-30.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 19/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1774>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 30 juillet 1839

Heure 2 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Du Val. Riches - Mardi 30 Juillet 1839⁶²⁰
2 heures.

81

de dont il se
de la route ni
objet, que les
l'instinct lorsque
leur lorsqu'il
de la soudre, d.
ait alors que
esprit, la bassin
d, pour devenir
au delà
ivre ne le
en l'âme de
vont, auprès
vi, à un père,
et de respect.
Etat depuis la
lle, ce que
pas du tout. Le
trouver n'existe
voient, elle
sur, tout monté
télé de le
es ce problème
leur comment
fume de ce
franchise de et
vous charme
le soir. Pour

Je rentre d'une longue
promenade avec mes enfants. J'ai découvert, à
quelque distance de la maison, un terrain presque
inculte que je me suis approprié par, dans une
position charmante, à droite la rue de la
maison dont on voit l'écure qui par un ravin,
où coule une petite source, à gauche une prairie
sur une vallée large et riante, la face et
derrière de grands bois en amphithéâtre. Je
planterai là un petit bois. L'idée de cette
plantation et votre idée me sont venues en
même temps, absolument la même fois; je ne
saurais dire quelle a été la première. Tous ce
qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne
me plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère eût raison pour
votre fortune. Je connais deux façons de se
débarrasser de toute inquiétude sur le compte
des gens en exploitant leurs avantages. Certainement
on dit habilement. Quand vous avez rien de
nouveau, étalez sur vos arrangements, sur le
partage de, meuble, sur l'époque où vous
toucherez les capitaux, mettez moi au courant.
Je suis beaucoup plus tranquille que je ne l'étais.

Je ne le suis pas encore assez pour mon plaisir.

Une dernière nouvelle d'Orient vient un peu en suspens. Le qu'on m'avait mandé me paraît plutôt comme qu'accompli. Si Méhémet trouve moyen de donner satisfaction à l'Angleterre pour l'affaire de Suze, les affaires de nos braves, mais il faut qu'il fasse cela. Je n'ai rien vu ce matin.

9 heures.

Vous voulez revoir ce que vous avez aimé. Vous voulez y croire. Vous y croyez bien plus que vous ne pensez. Vous y croyez naturellement, spontanément, par instinct, c'est à dire par l'idée primitive et libre de votre ame. Vous croyez à bien plus qu'à la réunion dans l'avenir. Vous vous croyez en rapport avec eux, encore à présent, toujours d'un monde à l'autre. Pourquoi les appelez-vous, les priez-vous ? Pourquoi levez-vous les yeux, joignez-vous les mains vers eux ? Priez-vous tout cela, la moindre de ces choses. Là si réellement, au fond de votre ame vous les croyez touchés, insensibles, tout à fait étrangers à vous, morts, vraiment morts ? Vous parlez en vous une foi obscure, mais invincible, à une relation inconnue, mais réelle, à des êtres chers, qui nous ont quittés. Il est des devoirs, sur nous, nous avons des devoirs

envers eux. Pas croyons satisfaits avec eux, car cette croyance, les morts ne peuvent rendre eux-mêmes, nous ne pouvons dire ? Les morts donc de ce que les vivants ? de ce que nous devons faire. L'être qui n'est encore affecté à la société pour l'avenir ? L'homme qui le cherche, croit, et ne peut de la nature à la science. On peut de ce suffit à l'homme, et s'acquiesce en priant, aucune préoccupation ; il est leur mode de communication.

mon plaisir.
restent un peu
me paraît
l'hémis sphère
Anglétorre
vous berner
rien venir le

aimé. Vous
plus que
excellence,
à dire pas
une. Vous
dans l'avenir.
encore
l'autre.
vous ?
avez-vous le
cela, la
l'homme, au
qu'il s'enrichit,
à vous
notions en
incible, à
elle dit la
Vois. Il me
des vœux

envies eux. Pas nous acquittant de ce, des vœux, nous
levons satisfaits à quelqu'un. Si nous y manquons,
nous croirions avoir manqué à quelqu'un. À
cette croyance se joint même le sentiment que,
les morts ne pouvant réclamer ni se faire
rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû, la dette
n'en est pour nous, que plus sacrée. Qu'est-ce à
dire ? Les morts jouissent-ils ou souffrent-ils,
donc de ce que leur accordent ou leur refusent
les vivants ? Je ne puis pas vous répondre. Je
ne dois pas tenter de vous répondre. Comment
l'être qui n'est plus de ce monde peut-il être
encore affecté de ce qui s'y passe ? Quelle
société peut l'unir encore à ceux qui y sont
restés ? L'homme ne le conceit pas, et de
qu'il le cherche, il s'égare. Cependant il y
croit, et ne peut pas plus s'échapper à l'instinct
de la nature que dépasser les limites assignés
à la science. Et remarquez que cet instinct
n'a point de prétentions scientifiques ; il
se suffit à lui-même. Au moment où
l'homme, obéissant à cette voix intérieure,
s'acquitte envers les morts, de quelques devoirs
pius, aucune curiosité, aucun doute ne le
préoccupe ; il n'a nul besoin de savoir quel
est leur mode d'existence ou quel mode de
communication est possible entre eux et lui.

Il agit en vertu d'une foi irrésistible dont il se contente, certain, sans s'inquiéter de la route ni du moyen, que son action a un objet, que ses sentiments vont à leur but. C'est seulement lorsque l'acteur l'homme devient spectateur lorsqu'il interroge la nature au lieu de la suivre, & se laisse au lieu de se croire, c'est alors que s'éveillent en lui les doutes de l'esprit, le besoin de la science, et qu'il entreprend, pour devenir savant, de franchir des limites au delà desquelles son croyance instinctive ne le porterait point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui veut, auprès d'un tombeau, offrir à un mari, à un père, tant de marque de tendresse et de respect. Croient-elles savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elle, ce que cherchent les philosophes ? Par du tout. Les problèmes qu'agitent les philosophes n'existent pas pour elles ; si elles les voyaient, elles seraient, comme les philosophes, tourmentés du besoin et de l'impossibilité de les résoudre. Essayez de soulever ces problèmes dans leur pensée : demandez-leur comment elles se figurent que le parfum de ces fleurs qu'elles cultivent, la fraîcheur de cet ombrage qu'elles entretiennent, vont charmer l'être à qui s'adressent leurs soins. Pour

promenant
quelque-fois
inculte que
position che
maison de
à toute une
sur une val
arrière de
planterai
plantation
même tem
Causai d'un
qui me pla
me plaît v
Et vous
votre fortune
débarrasser
des gens en
on dit hat
nouveaux et
passage de
toucher le
de lui bea

624.2

les verrez saisis de trouble; vous n'en recevrez
 que des réponses timides, contradictoires,
 peut-être même leurs paroles, se multiplieront,
 elles leur netteront; peut-être s'accuseront-elles
 de faiblesse et d'erreur. Avant votre inter-
 vention, elles ne croyaient pas en savoir
 davantage; elles ignoraient ce qu'elles
 ignorent; mais elles ne le cherchaient point.
 Elles adhéraient fortement à une foi simple,
 naturelle, et jouissaient de ses espérances, et
 agissaient selon ses inspirations, sans
 rien demander de plus. C'est le caractère
 de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux
 doutes, point de solution des problèmes
 qu'elle a la curiosité de l'esprit. Elle n'est
 point curieuse elle-même; elle existe; elle
 affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui
 demandez pas de les démontrer, de les
 expliquer. Elle est invincible et sans aucune
 prétention. Écoutez-la; elle vous console; ne
 l'interrogez pas, car elle ne se chargera point
 de vous instruire. Sublime et modeste à
 la fois, elle rebute l'avis et ne tente pas
 de le dévoiler.

Mussoni 18h.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel
de la rue Belle-Chasse, qu'occupe M. de Guise.
Beaucoup de vos cousins m'y paraissent réunir.
J'aimerais bien même l'intérêt de la rue Blondin.
Mais je crains qu'on n'en veuille 12 mille francs.

Adieu - Adieu. Pendant une semaine vous
n'aurez eu de lettre que trois ou deux jours mais
vous verrez au même pas. Encore adieu. E